

Raymond Bozier

10^e usage

– Loc. *Entre quatre murs* : dans une maison vide* ; *et aussi*, en restant chez soi (Cf. Bizarrerie, cit. 5), à l'intérieur, enfermé (volontairement ou non). *Passer ses vacances entre quatre murs, à cause de la pluie. Entre les quatre murs d'une école, de la Sorbonne* (Cf. Instituteur, cit. 5). *Enfermer entre quatre murs* (de prison). V. **Claquemurer**. – *Dans ses murs* : chez lui (Cf Expressément, cit. 2).

Passer ses vacances entre quatre murs, à cause de la pluie –

« *La famille était réunie pour le dîner. À travers les fenêtres sans rideaux, on pouvait voir la nuit tropicale.* » Kafka, *Journal - Note du 26 octobre 1913*. La lumière du jour ternie par la pluie filtrait à travers les persiennes. Un lit, une table, une chaise et une armoire placée contre un mur, face à la fenêtre, constituaient le seul mobilier de la chambre. Le Voyageur était couché sur le côté, nu à même le sol, les genoux remontés sur le ventre, la tête posée sur son bras droit, le front dégoulinant de sueurs. Il riait de temps en temps, pour rompre son ennui et s'assurer de sa bonne santé mentale.

La chaleur moite des Tropiques imprégnait le carrelage. Une moustiquaire était installée devant la fenêtre. Cela n'empêchait toutefois pas l'intrusion de quelques uns de ces maudits insectes assoiffés de sang. Dès qu'ils se posaient sur sa peau, il les écrasait d'un coup sec de la main.

Dehors des corbeaux insultaient la pluie en poussant d'infinis cris rauques. Le Voyageur respirait lentement. Il songeait à la circulation des machines, aux vaches squelettiques, aux corps mal en point de certains habitants, aux odeurs fortes et inhabituelles, aux excréments, à tout ce qui traînait sur le sol, aux corbeaux croassant au milieu des détritiques, même noirceur, même épouvante que les humains fouilleurs de poubelles, trieurs d'ordures et dormeurs de plein ciel.

L'ambiance de la ville, sans aucun rapport avec ce qu'il avait connu jusqu'alors, l'avait surpris et renvoyé dans sa chambre. Pour ne pas perdre la face aux yeux des amis qui lui avaient déconseillé son voyage, il avait décidé de ne pas l'écourter et de rester malgré tout.

La pièce sentait le renfermé. Des moisissures couvraient la tapisserie et les vêtements entassés dans l'armoire. Aux moments les plus intenses de la mousson, les bruits de la pluie et du vent enveloppaient toutes choses et l'air constamment pollué devenait carrément irrespirable. Parfois, rompant la torpeur, une tôle arrachée d'un toit butait contre les murs de la rue puis s'écrasait bruyamment au sol.

Passer ses vacances entre quatre murs, durant la saison des pluies, n'était certes pas la meilleure des choses ni la plus belle idée de vacances, mais le Voyageur en avait vu

d'autres et savait tirer profit de toutes les situations.

Lorsque ses os appuyés contre le carrelage commençaient à devenir douloureux, il changeait de position. Rien ne l'obligeait à garder éternellement la même posture. Comme tout occidental convenablement nourri et éduqué, de taille et de corpulence moyennes, disposant d'un compte en banque respectable et d'un billet de retour, il se sentait libre, parfaitement libre.

Pour preuve supplémentaire de sa liberté, il s'octroyait à tout instant le droit de se tourner, de s'asseoir, de s'allonger sur le dos, le ventre, de faire le poirier et même carrément de se mettre debout pour marcher de long en large aussi longtemps qu'il le souhaitait. Il n'abusait toutefois pas de cette dernière liberté. Il préférait la réserver à certaines circonstances : lorsqu'un besoin pressant se faisait sentir, par exemple, ou pour satisfaire son appétit.

Bien qu'en résidence dans un pays où l'habitant ne mangeait pas toujours à sa faim, le Voyageur n'avait nulle envie de se satisfaire de quelques pousses végétales, d'insectes grillés – particulièrement gros et coriaces dans la région –, de riz, de rares morceaux de poulet et de pichets d'eau tiède infestée de bactéries que les guides touristiques recommandaient de ne pas boire. Le Voyageur avait des exigences. Il lui fallait des repas certes cuisinés selon les coutumes locales, mais copieux.

Chaque jour, aux alentours de midi puis en fin de soirée, un discret autochtone déposait des boissons et de la nourriture à base de riz, de fruits et de viandes éparses dont il préférait ignorer l'origine, sur une table basse, à l'entrée de la location. L'homme prononçait parfois quelques mots à son intention à travers la porte, mais le Voyageur qui avait choisi d'effectuer un voyage le plus exotique possible, ignorait tout de sa langue et ne pouvait lui répondre.

Le ravitailleur chantait aussi. L'absence de sons graves donnait à sa voix un caractère fluët, presque féminin. Un soir, sans doute pour montrer qu'il était honoré de la présence d'un étranger, il avait curieusement entonné *La Marseillaise*. Une autre fois, le Voyageur avait eu droit à la première strophe de *Non, je ne regrette rien* d'Édith Piaf¹.

L'autochtone l'informait de son départ en frappant trois coups brefs à la porte. Il repartait avec le plateau précédent. Ce rituel plaisait au Voyageur. Il lui servait à la fois de distraction et de repère quant à l'avancée du jour. L'attente du livreur, puis son départ, brisaient la monotonie du séjour dans le monde clos de la chambre.

De temps en temps, des pas plus légers laissaient entendre qu'une femme – épouse ou fille de l'autochtone, il n'en savait rien – avait été chargée de lui apporter sa nourriture. Ce jour-là, il faisait l'effort de se lever et de regarder par le trou de la serrure.

Cette maigre distraction le laissait à chaque fois pensif. Le visage de la femme était joli et souriant. Elle portait un sari coloré et marchait pieds nus avec beaucoup d'élégance. Dès qu'elle s'approchait pour donner les trois coups brefs à la porte, le Voyageur cessait de l'observer et se déplaçait sur le côté pour ne pas revivre une situation antérieure où il avait vu l'œil de la femme poindre à la serrure. Cette rencontre imprévue l'avait perturbé. Cela d'autant plus qu'il s'était demandé si au lieu de reculer, il n'aurait pas dû plutôt ouvrir la porte et inviter la jeune femme à entrer. Sans doute aurait-elle refusé ses

avances, mais peut-être aussi que dans le cas contraire ses vacances s'en seraient trouvées profondément changées et que leur rencontre, voire même leurs ébats, auraient remplacé avantageusement les mouvements monotones de la pluie, le jeu cruel des moustiques et les plaintes gutturales de ces maudits corbeaux.

Aux heures les plus chaudes, ou lorsque le bruit des averses lui pesait un peu trop sur les nerfs, le Voyageur pénétrait à l'intérieur de l'armoire. Il s'accroupissait et tirait la porte sur lui. Une fois assis parallèlement à la porte, il fermait les yeux et attendait. Il appréciait l'odeur du bois exotique.

Parfois un craquement se faisait entendre dans la maison. Plus rarement encore un oiseau, dont la cage était suspendue à une poutre sous la véranda, délivrait un bref sifflement. Le raffut des corbeaux, lui, ne faiblissait jamais. Il passait à travers le bois et se fracassait contre les tympanes. Dans ces moments-là, le Voyageur avait l'impression de quitter le monde des humains et de voler dans les airs.

¹ No, rie de rie, no ji ni rigrit rie/ ni li bi in qu'on m'i fê, ni li mal / tu ça m'é bi'n igal / No, rie de rie...